

La suprême nuit [suite]

Autor(en): **Caroll, Yvan**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle**

Band (Jahr): **22 (1954)**

Heft 3: **Sondernummer : das Problem der männlichen Prostitution**

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-568269>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

traîne dans la conscience des troubles si insupportables que le sujet cherche à les fuir en créant pour lui seul un ordre nouveau d'essence divine. Et ce sont ces recherches, provoquées, rendues indispensables par l'anomalie, qui engendrent l'oeuvre d'art ou la création intellectuelle.

Que l'on me comprenne bien: ce n'est pas parce que Verlaine et Rimbaud, par exemple, furent des invertis qu'ils nous apparaissent si grands, mais c'est parce que, étant tels, ils furent capables d'accomplir leur oeuvre et d'y transposer leurs douleurs et leurs révoltes.

C'est une histoire qui ressemble à la naissance merveilleuse de la perle fine. De même que l'organisme de l'huître réagit avec violence lorsqu'il se sent habité par un corps étranger, l'enrobe de nacre et transforme cette particule infinitésimale en une perle miraculeuse, de même l'anormal psychique déploie ses ailes, essaye de quitter un ordre établi dans lequel il n'y a point place pour lui, de s'évader au moyen de l'oeuvre d'art. Celle-ci est donc comparable à la perle précieuse, car l'une et l'autre sont engendrées par le déséquilibre et dans la souffrance.

Jean-Pierre Maurice

La suprême nuit

par Yvan Carroll

(suite)

Mille fleurs s'épanouissaient en plein ciel, mille bouquets descendaient des nues en irradiante clarté. Des cascades de lumière inondaient la colline du Sacré-Coeur en rivière de feu. La basilique teinte en couleurs d'arc-en-ciel par les feux de Bengale semblait un temple des mille et une nuits, transporté au dessus de Paris par le génie merveilleux de la lampe d'Aladin. Il y avait un jongleur céleste lançant dans l'éther des boules de flammes qui retombaient en se balançant mollement au gré des brises du soir. Il y avait ces gerbes aux impossibles ramifications qui éclatent comme dans un immense kaléidoscope, unissant leur couleur et les rejetant sur le toit des maisons en myriades de gouttelettes diamantées. C'était sur la capitale une apothéose de dessins infinis et variés! C'était une débauche de fleurs artificielles comme la nature pourtant riche n'en conçoit point. C'était dans la forêt vierge de la nuit un destin capricieux qui piquait des milliers de pétales rares d'orchidées merveilleuses. C'était une palette magique qui sortait de l'ombre, c'était le soir qui vivait.

Nous étions accoudés à la fenêtre regardant la nuit illuminée. Il parla tendrement, posant son bras sur mon épaule.

— «Sais-tu ce que je me demande?»

— «Non!»

— «Je me demandais si je n'étais pas amoureux de toi.»

— «Ce n'est pas sérieux, qu'est ce qui te fais penser ainsi?»

— «Mon émotion quand tu n'est pas là. Le bonheur quand tu arrives.

— «Et quand je ne viens pas et que tu attends?»

— «Alors je suis inquiet. C'est quand je sais que tu ne viens pas que je suis triste.»

— «Ce n'est pas grave pour le moment, si celà le devient, préviens m'en».

— «Mais je t'aime follement.»

— «Il ne faut pas; l'amour est une chose qui fait trop mal.»

— «Je ne le pense pas. — Et montrant sa poitrine. Là dedans il fait trop chaud, trop chaud pour moi tout seul?»

— «L'amour est un art, c'est comme la musique. Il donne des émotions délicates, vibrantes, parfois violentes.»

— «J'en connais tous les rythmes.»

— «En connais-tu les plus intenses?»

— «Oui, et aussi toutes leur subtilités.»

— «Arrêtons, Claude, ce jeu dangereux; arrêtons avant qu'il ne soit trop tard.»

— «Il faut que je te dise...»

— «Non.»

— «Tu seras un Dieu, je serais un musicien. Je jouerais pour toi les plus belles symphonies de la tendresse.»

— «Les Dieux ne descendent pas sur la terre pour aimer les mortels.»

— «Il faut que tu descendes. Dis-moi les prières qu'il faut que je récite pour que tu oublies tout dans mes bras? Dis-moi quel lit il faut que je te prépare?»

Troublé par ce début et voyant la crise, j'essayais de l'arrêter, mais il ne m'écoutait plus. Il était bouleversé et son émotion débordait de son coeur. Je dus l'entendre pâle et tremblant alors que le ciel noir s'allumait de fantaisies pyrotechniques. Avec tristesse, il parla longuement sans rien demander... Il prit mes mains et les tint serrées dans les siennes. Il s'était assis sur le bord de la fenêtre et son regard me suppliait. Il me demandait de ne pas lui faire de mal. Je ne voulais pas comprendre, j'étais trop égoïste pour vouloir souffrir. Je vis dans ses yeux des larmes, flamboyantes sous les feux du ciel. Très ému, je l'embrassais.

En mon coeur je sentais naître des craintes, je ne voulais pas me laisser entraîner trop loin. Je voulais le désespérer avant de l'encourager.

Il continuait plein de tristesse. Il sentait son énervement grandir et il redoutait de dire quelques sottises. Il fit tout pour essayer de me conquérir. Il eut des ruses, mais je n'en avais plus besoin. Sous mon attitude indifférente, j'étais sûr de l'amour prochain, mais j'éprouvais un plaisir bizarre à prolonger cet entretien, à voir son visage tourmenté et l'effort de son front pour trouver les mots. Il voulait que le rapprochement fût long, il voulait être délicat dans son appel. Il voulait être doux et voir mon âme en lutte alors que ma volonté défailait ne s'accrochant qu'à l'espoir du bonheur.

— «Tu as peut-être raison.»

Séduit par mon abandon, il colla sa bouche sur la mienne; il murmura:

— «Tu ne peux ignorer maintenant, que ce n'est pas une folie et que je t'aime.»

— «Tu m'aimeras toute la vie.»

«La parole est à l'amour.»

Ma voix n'était qu'un souffle.

— «L'amour, c'est moi.»

. . . Tandis que dehors les toits de Paris flambaient. Parmi les explosions des fusées, il montait de la rue les cris de la foule en délire et les murmures populaires des accordéons de guinguettes. Il traînait à tous les étages ces parfums de 14 juillet. Ces rengaines et ces hurlements d'un peuple qu'on libère venaient mourir en râle dans notre chambre, glissant sur les reflets moirés du feu d'artifice.

La fête fuyait dans une dernière débauche de lumière. Après cette chute de couleur sur l'écran sombre d'une nuit morte, le soir reprit ses droits et son ciel lunairement poignardé.

Il ne resta bientôt plus que les orchestres du quartier qui se firent l'un après l'autre plus lointains.

*

Le «Betty» est un bar louche situé derrière la place Blanche, tout près de la rue Lepic. Aucune enseigne lumineuse ne le distingue des maisons sombres. Devant la porte une ou deux personnes font le guet, craignant qu'une ronde de police vienne interrompre la vie étrange de ce milieu.

Je marchais rapidement en rasant les murs. La soirée était fraîche et le temps menaçait de pluie, j'avais jeté sur ma chemise noire mon duffel-coat; mes spartiates craquaient et le courant d'air établi par cet étroit couloir caressait mes jambes mi-nues.

Je savais que Claude viendrait ce soir dans ce bar, avec un garçon rencontré trois jours auparavant.

Que devenaient les serments, que devenaient les mots d'amour, ces mots qui mentent! Nous n'avions pourtant ni l'un ni l'autre besoin de longues phrases pour exprimer ce que nous ressentions; nos lèvres nous suffisaient et nos caresses plus expressives que les discours rendaient la musique de cet amour. J'étais certain que Claude m'aimait encore, et cet autre qui venait troubler notre vie n'était qu'une relation passagère.

Mais je souffrais et j'avais besoin de voir, de les voir tous les deux ensemble. Pourquoi amenait-il l'inconnu dans ce bar discret où les premiers soirs de notre rencontre nous venions danser, nous égarant dans la faune pittoresque de cet endroit charmant. Pensait-il qu'ici était le dernier endroit où je viendrais le chercher, et jamais je n'y serai venu si ce n'était ce petit papier tombé de sa poche, ce petit mot meurtrier: «Demain à onze heures, rendez-vous au «Betty».

Je poussais la porte, écartant lentement le rideau. Des yeux, je fis le tour de la salle. Il n'était pas encore là; je regardais la pendule, elle marquait moins le quart. Je serrais la main à quelques habitués que je connaissais, et, me glissant parmi les couples de garçons enlacés je traversais la piste pour aller m'asseoir dans un renfoncement. Enlevant mon manteau, je m'installai à cette place où je pouvais tout voir sans que l'on me voie le premier. L'animateur vint, en froufroutant, me souhaiter la bienvenue; je l'écartais en lui commandant un coca-cola au citron. Il ne me restait qu'à attendre qu'IL vienne.

Je suivais des yeux les couples qui tournaient, mélangeant bras et jambes. Leurs bouches, les unes en face des autres buvaient des respirations, aussitôt rejetées, buées humides, chaudes de fièvres inassouvies.

Dans ce bal clandestin, le bruit des semelles sur le parquet couvrait le pick-up, et ce n'était plus qu'une musique assourdie et syncopée qui parvenait à mes oreilles.

Claude entra lentement; ses yeux firent le tour de la salle sans m'apercevoir. Il donnait le bras à un jeune homme brun, en conversant tout bas, de cet air mystérieux avec lequel il me parlait souvent. Ils demeurèrent près du bar, regardant les hommes lascivement prostitués qui valsaient.

Dès que je le vis, je me mis à trembler. Pâle comme un suaire, je sentais toute ma force s'évanouir.

Je souffrais de ce mal qui n'a plus rien d'humain et qui bouleverse l'âme la plus pieuse. Ce mal qui rend folles les nuits les plus calmes. Cette souffrance que l'on ne connaît qu'après le bonheur; écume d'une vie insouciant et monstrueusement belle. De cette douleur où l'angoisse devient de la torture et où la folie ne peut qu'engendrer les pires catastrophes qui perdent le cœur et détruisent le corps.

Les appliques disposées autour des corniches s'allumèrent brusquement. Je lui apparus en pleine clarté. Il ne détourna pas ses regards, il n'était ni troublé, ni confus, il ne joua même pas la surprise. Ses traits ne reflétèrent ni chagrin ni remord, plutôt une pitié chargée d'affection.

Nous nous fixâmes en silence, et dans ce cabaret infâme ce fut moi qui eus honte.

Je quittais mon siège et me dirigeais vers lui; accoudé sur le bar, il ne bougea pas, ses doigts tenaient son verre sans se crispier. Il ne connaissait pas d'émotion, ses prunelles rivées aux miennes avaient le regard dur du maître.

Je levais à demi la main pour le frapper, mais je laissais retomber mon bras sans le toucher. Il demeura immobile, mais le léger sourire qui parcourut ses lèvres laissa entrevoir sa victoire. Il était heureux de m'avoir une fois de plus vaincu.

Personne ne s'était aperçu de mon trouble. La vie continuait sans savoir pourquoi.

Je tournais mes pas et sortis. A peine venais-je de refermer la porte qu'une main se posa sur mon épaule. Je me retournais, se penchant sur moi, il demanda:

— «Tu es heureux de m'avoir pris au piège?»

— «Non, je peux passer outre, sans injures.»

— «Tu es absurde.»

— «Oui, ce serait absurde à moi de prétendre faire du drame. Mais tu oublies nos serments.»

— «Les serments n'ont jamais fait de mal, ce sont des ondées qui passent loin de nos têtes.»

Un obscur et terrible désarroi s'empara de mon cœur. J'attrapais sa main, alors qu'il s'apprêtait à rentrer.

— «Pourquoi m'as tu fait cela?»

— «Ne suis-je plus libre?» S'écria-t-il, arrogant.

— «J'aurais dû le savoir dès ce moment-là. Arrête! Ne dis pas encore la vérité. Je t'en prie, laisse moi croire que c'est une erreur ou une ignorance.»

— «Quoi donc?»

— «Je ne savais pas, Claude, jusqu'à ce jour, que tu étais si beau.»

Il sourit, mais se reprenant et se recomposant un visage dur et solide, il me prit par le cou et me serrant très fort, il dit entre ses dents:

— «L'éducation d'un amant est une chose qu'il faut faire tout de suite.»
— J'eus un sursaut, dominant ma faiblesse, je lui criai:
— «Rejoignez donc vos autres maîtresses, Monsieur. Allez, je souffrirai bien tout seul.»

Et je m'enfuis en courant, sans me retourner. Je ne m'arrêtais qu'après avoir tourné la rue Lepic.

Toute la nuit j'errais dans la ville. Le vent matinal chassa ma fièvre. J'étais un lâche, je venais d'avoir la révélation de ce glissement. Je m'affolais à ces pensées et je maudissais ces amours misérables qui vous corrompent. Pour ce garçon que j'aimais, je n'avais que de douloureuses supplications. J'étais naïf dans ma tendresse comme tous ceux qui aiment. A chacune de nos rencontres, je voulais fuir, mais j'étais dominé par un désir puissant et il savait m'attirer par un seul mouvement de ses lèvres. C'était un chemin de martyr, je me traînais à ses genoux pour obtenir de lui un peu de soulagement, un peu de consolation, un baiser, une caresse. Si je lui murmurais des mots tendre, c'était une plainte confuse qui montait de mon être. Et s'il m'accordait un regard, c'était un élan passionné qui m'élevait à lui.

Longtemps encore, je marchais, à la recherche d'un supplice.

A suivre

Les Livres

Cora chez les hommes sans femmes

d'Anne Salva (Editions du Scorpion)

Il y a quelques années, avec «*Je n'en rougis pas*», Mme Anne Salva nous donnait son point de vue sur un problème qui, sans solution véritable contrairement aux apparences, demeure d'actualité: celui de la prostitution. Témoignage d'autant plus précieux que c'était celui d'une ancienne «respectueuse».

Aujourd'hui, avec la même honnêteté et le même courage, Anne Salva nous dit dans «*Cora chez les hommes sans femmes*» ce qu'elle pense de l'homosexualité.

Une jeune femme, Cora, qui, malgré elle, a gardé de son adolescence en province l'empreinte d'une bourgeoisie bien pensante, est amenée à diriger la boîte de nuit qui porte son nom.

Cora a beaucoup aimé Philippe, l'homme qui lui a légué ce cabaret où, dans des spectacles plus ou moins spirituels, s'exhibent des invertis en travestis féminins. Cora n'a pas de préjugés et, jetée un peu brutalement dans un milieu qu'elle connaissait mal et pour lequel elle n'éprouvait aucune antipathie de principe, elle est amenée à se pencher, avec curiosité d'abord, sympathie ensuite, sur ces «créatures» réprouvées et qu'elle finira par aimer. Mais cette «découverte» ne va pas sans souffrance. Cora mène son existence de femme. Elle a éprouvé pour Philippe un amour sans surprise et, Philippe mort, elle se rend compte avec terreur qu'elle s'était fait de lui une idée absolument fautive. Quel homme était Philippe